



Lanthenas. Déclaration des Devoirs de l'Homme. 1793





DÉCLARATION

DES

DEVOIRS DE L'HOMME,

DES

PRINCIPES ET MAXIMES

DE LA

MORALE UNIVERSELLE.

0

CONVENTION NATIONALE.

DÉCLARATION
DES
DEVOIRS DE L'HOMME,
DES
PRINCIPES ET MAXIMES
DE LA
MORALE UNIVERSELLE,

PROPOSÉE

PAR F. LANTHENAS,

Nommé à la Convention nationale par les départemens de Rhône & Loire & de Haute-Loire.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Mala & impia consuetudo est contra Deos disputare, sive animo id sit, sive simulatè. CIC. de natura Deorum.

. . . . *Semita certè*
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.
JUV. Sat. 10, v. 353.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
1793.

Grand Dieu! père du jour & maître du tonnerre,
Du crime & de l'erreur daigne purger la terre;
Affranchis la raiſon du joug de ſes tyrans;
Parle, laiſſe entrevoir aux mortels ignorans
Des éternelles lois le plan ſage & ſublime.
Puiſſe alors de nos cœurs le concert unanime,
Te rendre un pur hommage, égal à tes bienfaits,
Et digne enfin de toi, s'il peut l'être jamais!

Invocation de Cléanthe, traduite par Bougainville.

DÉCLARATION
DES
DEVOIRS DE L'HOMME,
DES
PRINCIPES ET MAXIMES
DE LA
MORALE UNIVERSELLE;

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

§. Ier.

Nécessité de lier la morale du gouvernement national républicain.

Tout gouvernement, pour subsister, a besoin de s'étayer de la morale & des bonnes mœurs; si elles ne coopèrent avec lui à l'harmonie sociale, c'est en vain qu'on

se flatteroit de la maintenir. Les diverses religions que les législateurs ont créées ou répandues, *considérées politiquement*, ne sont que des moyens différens pour faire servir les actions habituelles ou les mœurs, au gouvernement général destiné à conserver & à défendre la société.

Aujourd'hui, la philosophie qui rend la liberté au genre humain, substitue les lumières de la raison aux ténèbres des préjugés : il ne faut pas croire pour cela qu'il soit moins nécessaire d'attacher par un nouveau lien au gouvernement national, les habitudes des citoyens, ni que la philosophie, réduite comme elle l'est encore, à la simple spéculation, puisse seule former cette union indispensable.

Il faut à la plupart des hommes, si ce n'est même à tous, quelque chose de plus actif que la philosophie spéculative, pour les soustraire à eux-mêmes, à leur ignorance, à leur amour-propre, à leur intérêt, aux vices, aux passions qui à chaque instant les dominent, les séduisent & les empêchent de voir leurs véritables intérêts dans le bien commun & général.

Le gouvernement républicain, par cette considération & par égard pour les intentions pures, dirigées vers le bien, qui se trouvent incontestablement dans le cœur des hommes véritablement pieux, doit voir avec un égal intérêt toutes les opinions particulières qui tendent à donner aux esprits cette *action de tous les instans*, si nécessaire pour faire contracter & maintenir l'heureuse habitude de nos devoirs envers la société & envers nous-mêmes, laquelle constitue éminemment ce qu'il faut entendre par *bonnes mœurs* : il doit sous ces rapports, à ces opinions indépendantes de lui, une égale protection.

Mais c'est pour cela même, c'est en conséquence de la liberté indéfinie des dogmes & des cultes, qui tous ont eu & auront toujours pour objet de donner à la morale un appui surnaturel, que tout gouvernement libre peut & doit

consacrer encore, d'une manière particulière, les principes éternels, qui sont communs à toutes les religions, qui reposent sur la nature même des choses, qui sont invariables comme elle, que l'homme retrouve par-tout dans son cœur, & qui lui donnent la sociabilité & la perfectibilité qui le distinguent.

C'est ainsi en effet que le centre de la société recevra au plus haut point l'influence qui résulte de la réunion des cœurs & des esprits, & qu'il répandra au plus haut degré l'harmonie & la force dans toutes les parties de la République.

L'état en outre ne pourra s'affranchir sans inconvéniens du pesant fardeau que lui impose le salaire d'un culte particulier, que lorsqu'il protégera d'une manière générale *l'objet & les principes communs* à tous les cultes, qui sont évidemment les bases de la prospérité publique & du bonheur individuel; car alors les personnes bien intentionnées & pieuses, sentiront que l'état fait tout ce qu'il doit, & qu'il n'est pas tenu à davantage; elles comprendront qu'aucune secte, pour ce qui est des dogmes, n'a le droit d'exiger des préférences.

C'est donc une chose également fondée en principe & dans la politique qui doit nous diriger, que notre nouveau gouvernement présente la perfection en général, mais sur-tout la perfection morale & physique, celle de l'homme, de l'espèce & de la société, dépouillée de tout dogme, comme le type, le modèle & l'objet des actions des personnes vertueuses, des bons citoyens, comme la *base* des *croyances religieuses*, qu'ils sont les maîtres d'entretenir; enfin, comme l'objet de tous les cultes, qui la plupart, & même tous, ne sont que les représenter sous divers emblêmes.

§. II.

De l'origine que la philosophie donne aux religions; de l'étymologie du mot DIEU *; rapprochement des* ATHÉES *& des* DÉISTES.

DIEU, dans toutes les langues originales, & même dans toutes les religions, si on les dégage des superstitions les plus grossières, est la réunion de toutes les qualités essentiellement bonnes. Tous les dogmes enseignent de diverses manières comment un ou plusieurs êtres réunissent au suprême degré ces qualités parfaites; mais leur morale s'accorde par-tout à inviter, à presser par les motifs puissans des peines & des récompenses, ceux qui les croient, qui les professent & qui les suivent, de faire leurs efforts pour atteindre le plus qu'il est possible à cette haute perfection; elle est donc au moins dans la carrière de la vie, pour les hommes pieux, ce qu'est dans celle des arts, pour l'artiste, le BEAU IDÉAL, qui guide son génie & conduit son ciseau.

Aux yeux de la philosophie, de la véritable politique qui mène les hommes à la paix & au bonheur, la base générale des religions, distincte, séparée des inventions des faux prêtres qui la défigurent, n'est donc point aussi ridicule, aussi fondée sur l'erreur, que veulent le persuader certains hommes, bien moins philosophes, bien moins habiles qu'ils ne veulent le paroître.

Eh! pourquoi dans les circonstances où nous sommes, avoir tourné contre la liberté le plus puissant levier, capable de remuer les hommes? Pourquoi outrager la simplicité des ames pieuses, calomnier à leurs yeux la République & étaler en son nom des principes auxquels évidemment elle répugne? Dans les pays libres en effet, on paroît bien plus véritablement attaché aux principes de la

vraie religion, que dans tous les autres états autrement gouvernés. Dans les Etats-Unis de l'Amérique, personne n'oseroit prêcher l'athéisme, & sur-tout se moquer des croyances religieuses (1). J'espère donc que nul ne m'en voudra des efforts que je fais ici pour concilier toutes les opinions sur l'origine & la nature des choses, pour les réunir aux mêmes principes, & faire fraterniser le sceptique le plus outré, avec le croyant le plus crédule. Cette entreprise est au moins digne des temps où nous sommes, & j'ose dire de plus, que les circonstances la commandent.

Il seroit curieux de rassembler les noms que les différens peuples ont donnés à l'Être suprême, & sur-tout d'en faire connoître la signification; car il n'est pas douteux que tous les noms ne soient *significatifs* dans les langues originales. On y verroit que ces mêmes noms présentent tous des idées générales d'*ordre* & de *perfection*.

Mais l'étymologie de la plupart est inconnue, & celle de plusieurs incertaine. Pour me borner ici à ce que nous connoissons le mieux, voyons l'étymologie du nom même de DIEU, que nous avons adopté. *Dieu*, en italien *Iddio*, en espagnol *Dios*, vient du latin *Deus*, lequel dérive du grec *Zeus*, & celui-ci de l'hébreu *Jehovah* : or ce mot, qui se prononce aussi *Jeoueh*, *Jaho*, &c., signifie en hébreu *celui qui est*, *celui qui existe*. D'après cette idée, *Dieu*, en hébreu, est considéré comme l'être unique, véritablement existant, duquel dépend tout le reste.

Le mot grec *Zeus* a une signification approchante du mot hébreu dont il dérive manifestement : il signifie *celui qui vit*. C'est sous ce nom que les Grecs désignoient l'Etre suprême, le souverain des Dieux & des hommes,

(1) Voyez des notes très-étendues sur ce sujet, dans un ouvrage que je publiai aux premiers jours de la révolution. *Inconvéniens du droit d'aînesse*, &c. Paris, à l'imprimerie du Cercle Social.

comme s'expriment leurs poëtes. Quant au mot latin *Deus*, c'est absolument le *Zeus* des Grecs, par un léger changement du *Z* en ZD, selon que le prononçoient les Doriens, & puis en *D* pur. Au reste, ce nom étant dérivé d'une langue étrangère, n'a point de signification prise dans la langue des Latins, non plus que le mot *Dieu* dans la nôtre.

Du Saxon *God*, qui signifie *bon*, dérivent *Gud* en Islandois & en Danois, *Goth* & *Gods* en Gothique ou Scandinave, *Gott* en Allemand, *God* & *Godt* en Hollandois, *God* en Anglois, qui sont les noms de *Dieu* chez ces différens peuples.

Ces mêmes mots, avec un léger changement de la voyelle, signifient *bon*, chacun dans leur langue. Ainsi, *Guth* en Allemand, *Goed* en Hollandois, *Good* en Anglois, veut dire *bon*.

Qu'il me soit encore permis d'observer que ce mot *God* paroît venir de l'hébreu *Gad*, qui, entre autres significations, a celle de fortune, soit bonne, soit mauvaise, mais plus souvent la *bonne*, selon Grotius, & d'après la version des Septante.

Qu'on se souvienne encore que les Egyptiens représentoient dans leur écriture hiéroglyphique, la nature, la terre, l'univers, sous la figure d'une femme qui portoit une multitude de mammelles, & qu'ils nommoient *Thot*, leur premier *Dieu*, nom qui se rapproche beaucoup du *Gott* des peuples du nord.

Ainsi, les noms de *Dieu*, qui dérivent du Grec & de l'Hébreu, marquent par leur origine que l'idée qu'ils expriment fut puisée dans celle de l'*existence* & de la *vie*. C'est la première en effet qui doit se présenter par-tout à l'esprit des premiers observateurs, celle qui embrasse l'ordre immuable, la sagesse, l'intelligence, toutes les perfections frappantes de l'univers. Car, voyons nous autre chose dans la nature que l'ordre dans lequel tous les êtres

existent, passent & se renouvellent? Qu'y a-t-il, à nos foibles yeux, au moins, de véritablement *existant*, de *vivant* & d'*éternel*, sinon cet ordre constant & immuable?

Les peuples du nord, peut-être parce qu'ils sentoient plus vivement les effets bienfaisans du *Soleil*, de la *chaleur* & de la *lumière*, ont présenté l'idée de *Dieu* sous celle de la *bonté*; ainsi, dans les deux origines de ce mot que j'examine, on trouve évidemment une même affiliation d'idées; l'une montre plus de génie & d'observation, l'autre plus de reconnoissance; mais toutes deux prouvent l'identité des opinions religieuses, quelque forme qu'elles aient reçue, en montrant l'identité des premières idées auxquelles elles ont dû leur naissance.

Aux yeux de la pure philosophie, quand rien de surnaturel ne parle ni à l'esprit ni au cœur, les religions paroissent donc avoir un même type, pris par-tout dans les phénomènes de la nature, & le spectacle de l'univers. C'est ce que démontrent aujourd'hui, pour les hommes purement philosophes, les travaux de ceux qui ont fait des recherches, & qui nous ont donné des explications sur les mythologies anciennes. Seulement, au lieu de les faire uniquement dériver, comme le veulent quelques-uns, de la religion d'un ancien peuple qu'on croit avoir précédé & surpassé en sagesse tous ceux que nous connoissons, il seroit peut-être plus vrai de les faire naturellement naître chez tous les peuples nouveaux, des mêmes circonstances, avec la diversité & les rapports nécessaires qui les caractérisent.

Ces principes conduisent naturellement à penser que l'*athée* & le *déiste* diffèrent beaucoup moins dans leur opinion, qu'on ne le croiroit; car tous les deux sont également frappés du spectacle de l'univers: & le premier qui se borne à une idée abstraite, ne peut pas plus que le second, se refuser aux conséquences qui découlent également de ses principes, & qui servent de base aux sociétés, & de fondement à la MORALE UNIVERSELLE.

Seulement, il faut bien l'avouer, la société n'a aucune garantie de la part de l'athée, que son admiration pour l'ordre physique, fasse toujours plier ses intérêts & ses passions à l'ordre moral. Le déiste, au contraire, dans l'opinion qu'il nourrit, offre une assurance positive de la fidélité de toute sa conduite, de la conformité de ses pensées même secrètes, à ses principes : & l'on ne peut disconvenir que, dans chaque religion, le croyant de bonne foi offre encore un gage plus certain. Tout gouvernement, toute association fondée sur la bonne-foi, la confiance, la vertu, a donc le plus grand intérêt de seconder généralement les opinions religieuses, en ne permettant pas que rien trouble, que personne ne persécute, ne tourmente ceux qui les confessent. On le devroit par intérêt général, & sans égard pour le bonheur individue, qui, cependant, s'en augmente réellement, quand ces opinions ne sont point exagérées, & qu'elles concourent seulement dans les consciences à faire remplir fidèlement les devoirs de chacun, dont le bonheur social se compose.

§. III.

Moyens de faire de la morale universelle, une base fondamentale du gouvernement national-républicain.

Il est facile d'appercevoir l'application de ce qui précède, & son utilité. En effet, sans un systême qui rallie les diverses opinions religieuses, & qui soutienne la morale, & encourage puissamment les mœurs nécessaires au régime républicain ; sous la liberté la plus complète, & au sortir surtout d'un long esclavage qui a fait de nous des ignorans très-corrompus, l'indépendance & le libertinage aveugle de l'esprit, l'activité des passions, l'égoïsme auquel l'homme

eſt naturellement enclin, diſſoudront de plus en plus les bonnes mœurs: les opinions religieuſes n'entretiendront que des hypocrites, ne toucheront que les idiots: cette chaleur, cet enthouſiaſme produits par la lutte de la liberté contre la tyrannie, diminueront, s'éteindront même; chacun voudra compter rigoureuſement pour ſoi avec la ſociété: le dévouement paroîtra duperie; la généroſité s'éteindra; l'injuſtice, la friponnerie, la diviſion la plus déplorable prévaudront par-tout: eh! que peut alors devenir le gouvernement libre que nous aurons fondé ſur les baſes les plus larges de la liberté, ſans prévoir les travers de l'eſprit humain & les effets de notre profonde corruption, capables de renverſer dans peu tout l'édifice?

Mais, ſi nous lions avec habileté à notre ouvrage la *morale, les mœurs, l'inſtruction;* ſi nous établiſſons de grands moyens pour les encourager & pour les ſoutenir; ſi en nous élevant au-deſſus des dogmes & des cultes, nous les reſpectons tous également; ſi nous ſavons les unir par ce qu'ils ont de commun, en les ralliant à la perfection, au beau idéal, à la morale univerſelle (1), dont la nation ſe déclarera gardienne; à l'admiration de l'ordre immuable de l'univers; au ſouvenir de la foibleſſe de l'homme, de ſa courte durée, & au beſoin qu'il a de la vertu (2); enfin, ſi nous mettons à côté de notre gouver-

---

(1) On trouvera des moyens d'exécution dans *l'eſprit des religions*, où l'on a développé les premiers principes de la création ſociale.

(2) » Je vous ai ſouvent répété que nous n'étions heureux que par la vertu: c'étoit aſſez vous faire entendre que nos vices détruiſent néceſſairement la bienfaiſance, la concorde & le bonheur «. Neuvième précepte de YOUNG-TSHENG, empereur de la Chine, principalement adreſſé aux gens de guerre. *Rapport* de Duſſaulx, *ſur la ſuppreſſion des jeux de haſard, des tripots & des loteries*, tiré de ſon grand ouvrage ſur le JEU.

nement national la morale parfaite, comme son flambeau, & l'homme parfait, *le parfait citoyen,* comme son ouvrage, nous lui gagnerons tous les cœurs, nous lui attacherons tous les intérêts; il sera le centre de toutes les affections; ses avis seront des commandemens; toutes les religions se réuniront à le chérir, & concourront à ses desseins bienfaisans.

Des lumières! des lumières! & l'Assemblée nationale de France dicteroit bientôt, au nom de la raison & de la nature, à tous les hommes, quelles que soient leurs demeures ou leurs opinions, les principes de la sagesse universelle & les règles de conduite qui en découlent. La nature de l'homme & celle de la société étant par-tout la même, il ne doit y avoir pour tous les hommes & pour toutes les sociétés qu'une seule & même morale, qu'une seule & même constitution, si une fois la bonne, la véritable, prend racine chez une grande nation.

Prenons donc sans balancer le sceptre tout-puissant de l'opinion : fondons la république du genre humain sur les principes immuables de la morale & le respect de toutes les opinions religieuses qui lui serviront d'appui. Reconnoissons la morale universelle pour le fondement de notre pacte social; laissons à notre gouvernement *national* tous les moyens de la développer, de répandre la vérité sur la terre, d'étendre avec égalité les connoissances, de les perfectionner; & il aura naturellement, par ce seul principe, l'énergie dont il manque, nécessaire à tout bon gouvernement.

Les lois, les décrets, les décisions de l'Assemblée nationale de France, obtiendront alors une sorte de *catholicité*, d'universalité qu'elle n'ambitionnera jamais que pour le bonheur des hommes; elle obtiendra, sans les rechercher, ces effets merveilleux de la confiance, vainement sollicités par des tyrans, des prêtres hypocrites; vainement attendus par les nations qu'ils ont trompées. Alors les char-

latans seront tous détruits ; la paix, la véritable fraternité régneront ; toutes les guerres seront éteintes, & l'homme heureux, ne pensera plus qu'à peupler la terre, qu'à embellir sa demeure.

Imprimons donc au gouvernement de la liberté ce mouvement qui peut seul le consolider, qui l'étendra au-delà des siècles, qui le transportera chez tous les peuples de l'univers, & qui fera vivre le nom de ses fondateurs dans la mémoire de la postérité reconnoissante !

§. IV.

L'instruction publique, la morale & les bonnes mœurs, sont le lien, LA VIE DES ÉTATS LIBRES.

Après avoir senti la nécessité de lier la morale au gouvernement national-républicain, il est facile de voir que les lumières, les bonnes mœurs & l'instruction publique la plus soutenue, en sont, avec l'union de toutes les croyances religieuses, les moyens naturels, & qu'il suffit d'ajouter seulement quelques rouages à l'organisation qui aura pour objet la morale & l'instruction publiques.

Le corps représentatif, l'œil vigilant de la nation, le réservoir de ses pensées, l'aboutissant de tous ses intérêts, doit être lui seul, ou avoir très-près de lui, le centre de cette organisation, dont les ramifications s'étendront dans toutes les parties du corps politique. Elles leur porteront les principes de la vie sociale, qui les préserveront de toute dépravation capable de pervertir les *sens politiques*, si je puis ainsi m'exprimer, dont les assemblées du peuple sont le siège ; elles écarteront tout ce qui pourroit troubler la pureté de leurs rapports au centre commun : ici doivent aboutir tous les sentimens ; ici doivent se tirer tous les ré-

fultats; ici doit se former la volonté nationale; du centre seul cette volonté doit partir; du centre seul la machine politique doit recevoir tout son mouvement; au centre tout doit être soumis, tout doit obéir, pour que tout à son tour en soit continuellement vivifié & nourri.

L'organisation pour l'instruction, la morale & l'encouragement des mœurs, est alors parfaitement au corps représentatif & au corps social, ce que le systême nerveux, le principe, le fluide vital qui le parcourt & l'air athmosphérique qui le renouvelle sans cesse & dont il émane, sont au cerveau & au corps physique qu'ils animent. La morale, l'instruction, l'encouragement des bonnes mœurs, évidemment la vie des états libres, complètent donc parfaitement cette comparaison frappante si souvent citée, de l'organisation sociale avec l'organisation physique des corps animés: car sans morale & sans instruction, sans les moyens que je propose pour les faire agir, pour faire circuler la vie qu'elles doivent répandre dans tout le corps politique, il manque à cette comparaison, de la précision, une parfaite ressemblance, & elle découvre seule alors le vice radical du gouvernement.

Aussi, fidèle à ce type naturel, que j'ai devant les yeux depuis que je médite sur l'organisation sociale (1), ai-je proposé un systême lié dans toutes ses parties, qui fait du corps représentatif le centre de l'instruction & de la morale publiques, ainsi que de l'encouragement des bonnes mœurs. Je mets dans les mains de fonctionnaires nombreux, répartis dans toute la République, ce qui est nécessaire au développement de ces objets: & par ce systême simple, où il seroit facile de faire entrer, de faire coopérer, sans danger, & de la manière la plus fidèle, le clergé

(1) Voyez mon écrit *de la liberté indéfinie de la presse*, &c., mars 1791, & la première note de mon ouvrage, *Inconvéniens du droit d'aînesse*, &c., août 1789.

constitutionnel, que l'état salarie, on feroit rapidement, à la fois & avec aisance, deux créations, l'une pour la morale & les bonnes mœurs, l'autre pour l'instruction, essentielles au soutien de l'édifice de notre nouveau gouvernement.

Williams (1) nous dit aussi avoir dirigé depuis longtems ses méditations vers les moyens d'organiser la société d'une manière parfaitement correspondante à celle dont la nature a organisé les corps animés. Mais il observe que ce qui lui a toujours paru le plus difficile à trouver dans la résolution du problême qu'offre la meilleure organisation sociale, c'est le moyen d'obtenir la *veritable* opinion nationale; d'imiter la manière dont la sensibilité générale, dans l'homme, se rapporte fidèlement, comme dans un miroir, au *sensorium commune*; dont la pensée s'y forme, la volonté s'y combine; dont part, de ce seul centre, tout le mouvement. Il fait (2) à ce sujet des réflexions qu'on ne sauroit assez méditer. Il insiste particulièrement sur l'inconvénient des grandes assemblées, & la nécessité de diviser la masse populaire par petites portions qui puissent, avec accord & facilité, faire remonter au centre, & y rapporter, sans aucun trouble, leurs sentimens libres & véritables, sur les intérêts publics, généraux. Pour que la *veritable* opinion nationale se forme; pour que la *vraie* volonté nationale se prononce; pour qu'elle *seule* se fasse obéir, des divisions exactes & numériques des citoyens ne sont pas moins essentielles que tout ce que je viens de dire sur la morale, les bonnes mœurs & l'instruction publiques.

---

(1) *Observations sur la dernière constitution de France*, imprimées chez les directeurs de l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre-Français, n°. 4, & distribuées depuis peu à la Convention, page 14.

(2) Page 22.

J'ai, comme Williams, beaucoup & sans cesse insisté sur l'importance de ces divisions (1) : & afin de montrer ici la parfaite conformité de ce principe avec le modèle que la nature nous a offert elle-même, & qui ne peut nous tromper, j'ajouterai que ces divisions correspondent parfaitement à celles si admirables, multipliées & symétriques des houppes nerveuses qui couvrent la surface du corps, qui pénètrent tous les viscères, & reçoivent toutes les impressions ; qui sont le premier siège de la sensibilité, & qui, dans l'état de parfaite santé, envoient à l'ame, au centre commun, sans déviation, sans désordre, sans trouble, toutes les sensations nécessaires pour la conservation individuelle, pour les opérations de l'esprit, les actes de la volonté & tous ceux de l'instinct ou du sentiment.

Sous l'ancien régime, l'instruction, les bonnes mœurs, cette habitude, je le répète, de remplir avec scrupule tous les devoirs sociaux, ne marchoient pas toujours ensemble : sous celui ci, elles ne seront plus séparées. Autrefois tous les pouvoirs partant d'un centre corrompu, l'instruction découvrant tous les secrets de la politique qui gouvernoit alors les hommes, faisoit souvent qu'on se gênoit, qu'on se combattoit moins pour un ordre de choses aussi vicieux.

Aujourd'hui, qui ne reconnoît, avec un véritable savoir, dans le régime de la liberté, la vérité, la solidité des principes, le bien de la patrie, l'espérance de l'humanité ; & qui peut alors ne pas se sentir intérieurement disposé à lui faire tous les sacrifices ?

L'autorité revenant sans cesse à la pureté de son ori-

(1) Voyez mes projets de loi, *Bases fondamentales*, &c., page 106 ; mais sur-tout celui de l'organisation du ministère de l'instruction publique & celui des sections de la République, pour le civil, le militaire, la morale, l'instruction & la sûreté publiques, par les divisions de *dizaines*, *centaines* & *mille*. Voyez en outre l'écrit que je fis distribuer à la Convention dès ses premières séances, intitulé *Nécessité & moyens*, &c.

gine, lá nation qui la donne, sentira généralement un jour combien il lui importe de la remettre dans les mains d'hommes également instruits & vertueux, & elle resserrera fortement alors le lien des bonnes mœurs; elle provoquera puissamment l'instruction, par la sagesse seule de ses choix.

Mais l'instruction elle-même peut seule lui donner cette sagesse; & c'est sans doute un motif bien puissant, de mettre les établissemens de l'instruction publique à même de la répandre avec égalité, avec abondance & célérité sur la génération actuelle. Ce lien des bonnes mœurs ne peut donc être que très-tardif; et l'on ne sauroit mettre trop d'empressement & d'attention à le suppléer par une surveillance éclairée, une censure légale, directe & très-active; par des encouragemens, des récompenses habilement distribuées, des exhortations, des instructions fraternelles, des instructions nationales envoyées par le corps représentatif lui-même, & sur-tout, ce qui est plus que les leçons & les préceptes, par les bons exemples de ceux qui se trouvent élevés aux emplois de la RÉPUBLIQUE, & qui alors en seront véritablement les *fondateurs;* car jamais elle ne reconnoîtra pour tels ceux qui tiennent une conduite opposée à ces principes, & qui DÉPRAVENT la morale publique, au lieu de la *fonder.*

§. V.

De la déclaration des devoirs de l'homme, des principes & des maximes de la morale universelle.

Je suis persuadé que plusieurs se moqueront de mon entreprise, de vouloir, comme je l'ai dit, concilier les *sceptiques* les plus outrés & les *croyans* les plus crédules: ils riront même, peut-être, à la lecture du premier titre

de la déclaration que je propose des devoirs de l'homme, des principes & des maximes de la morale universelle, intitulé : *Rapports de l'homme à l'univers*, tant nous avons perdu de vue notre origine, méconnu l'un des plus fermes appuis des sociétés, & la partie essentielle de l'organisation de tout corps politique, de celui sur-tout que nous avons dessein d'organiser, de créer. Mais si mes idées sont utiles à la patrie qui m'a vu naître, à la société dont je suis membre, que m'importent les sarcasmes & les mépris de ceux qui ne penseront pas comme moi? J'aime mes semblables; je voudrois leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir. — Voilà mon unique motif, ma passion dominante : je leur présente donc ce que je crois utile; & j'avouerai que je crois telles les idées religieuses, ou, si l'on veut, la religion bien entendue, dégagée de superstitions, & qui prête un puissant appui à la bonne & saine morale, à la MORALE UNIVERSELLE.

Je ne puis assez m'étonner de la négligence & du mépris que témoignent la plupart des gens éclairés de nos jours, la plupart même de nos législateurs, pour tout ce qui a rapport à la religion en général & à la morale.

Par quelle fatalité, par quel aveuglement, s'est-on persuadé que le gouvernement doit être indifférent sur ces objets? Certes, il ne doit point s'ériger en prédicateur d'aucune opinion particulière; mais il doit, je le soutiens, déclarer les RAPPORTS GÉNÉRAUX QUI LIENT L'HOMME A L'UNIVERS, sur lesquels toute croyance religieuse est fondée; ainsi que les PRINCIPES ET MAXIMES DE LA MORALE UNIVERSELLE qui résultent de ses rapports sociaux.

Tout gouvernement qui n'est pas fondé sur ces bases de la morale & de la religion, s'écroule, parce qu'il n'a point de fondemens solides. C'est ce que je pourrois prouver par tous les faits de l'histoire.

Ainsi, je ne crains pas de le dire, si les représentans de

de la nation n'étaient pas l'édifice de la conſtitution & des lois de ces deux appuis fermes & ſolides, ils doivent s'attendre à voir bientôt anéantir leur ouvrage.

Mais en outre, dans l'état actuel des opinions religieuſes, ſi l'on conſidère leur combinaiſon entre elles, leur influence ſur la politique, & la diſpoſition générale des eſprits auxquels on ſe rallie le plus actuellement en Europe, & même ſur toute la terre, ce que je viens de dire doit faire pleinement ſentir combien il importe que les principes que j'expoſe, ici ſoient adoptés & que la Convention nationale ſe hâte même de les promulguer.

J'ai tâché d'eſquiſſer la déclaration des DEVOIRS DE L'HOMME, DES PRINCIPES ET DES MAXIMES DE LA MORALE UNIVERSELLE, dont j'ai conçu l'idée, comme une ſeconde baſe fondamentale que l'on doit donner à la *conſtitution*, comme le premier ordre de colonnes qui doit même ſoutenir celles de la déclaration des droits de l'homme, & décorer avec elles le portique de cet édifice majeſtueux.

Eh! que met-on à la place? De foibles & miſérables étaies, *l'intérêt ſordide*, *l'intérêt perſonnel*, les PASSIONS! eſt-ce donc avec les paſſions que l'on veut conduire les hommes? eſt-ce avec elles, eſt-ce par elles que l'on prétend les rendre par-tout ſages, libres & heureux? Hélas! nous ne l'avons que trop éprouvé nous-mêmes: les paſſions égarent, aveuglent & précipitent dans l'abyme des maux; elles rompent tous les liens de la ſociété & finiſſent par la diſſoudre.

Citoyens, voyez où conduiſent vos principes & nos diviſions qu'ils laiſſent ſans frein; car, que peut la loi où manquent la morale & les bonnes mœurs? Au bord du précipice, écoutez enfin la voix de la raiſon & de l'expérience.

Suſpendez au moins vos préjugés, vos préventions funeſtes: chaſſez la diſcorde de votre ſein: étouffez ſes ſerpens, reconnoiſſez vos ennemis les plus cruels, dans ceux

qui les agitent, & la passion la plus aveugle & la plus féroce, le FANATISME, dans les violences de tous les partis qui déchirent à ce moment le sein de notre pauvre patrie. J'ose vous le dire : réconciliez-vous ; remplissez ce précepte si nécessaire, si utile dans une république, AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES ; reconnoissez vos erreurs ; ayez le courage, pour le salut public, de vous élever au-dessus de vous-mêmes ; foulez aux pieds vos haines ; cimentez de vos larmes cette table des lois éternelles des sociétés, que je vous présente, le pendant nécessaire des droits de l'homme ; & scellez de votre union dans le temple de la liberté, la déclaration sainte de ses devoirs. En la présentant au peuple, vous mettrez en fuite les perfides qui vous désunissent & qui le trompent ; vous ramenerez les insensés qui vous déchirent & qui l'égarent ; vous sonnerez la victoire contre les ennemis de la République, vous ouvrirez le temple de la paix & de la concorde à ses véritables amis ; l'ordre renaîtra chez vous, & vous donnerez bien vîte la paix à l'Europe (1).

Je n'offre qu'un essai de cette déclaration aux vrais amis de la République & de l'humanité, aux vrais philosophes. Je les prie de la méditer sans passion & sans préjugés. Je ne doute point qu'ils ne la perfectionnent & qu'ils ne hâtent de tout leur pouvoir les fruits heureux

(1) Voyez ce que j'ai dit des divisions de la Convention nationale, de leurs effets dans toute la République, & des remèdes à y apporter, dans mon ouvrage distribué à la Convention vers le milieu d'avril, intitulé : *Bases fondamentales*, &c., pages 80 à 89. Les événemens n'ont que trop prouvé la vérité de mes observations & des principes de conduite que j'ai, en vain malheureusement, proposés dès le commencement de notre session. Aujourd'hui encore, comme alors, il n'y a de remède à cette maladie politique, cruelle, que ceux sur lesquels j'ai sans cesse insisté, & qu'on a, de part & d'autre, négligés avec une affectation vraiment coupable. *Insanus furor !*

qu'elle est alors susceptible de porter, dans les circonstances sur-tout où nous nous trouvons.

§. XIII.

Sur l'opinion que tous les peuples ont eue de la religion & de la morale, par rapport au gouvernement.

Il n'est point de nation, au moins de nation policée, qui n'ait une religion & une morale. Les siècles passés & présens nous le montrent évidemment. Je dirai même que tous les gouvernemens ont toujours regardé ces deux objets comme les bases de toute association entre les hommes : ils en ont pris un soin extrême ; & je crois que les abus qu'ils en ont souvent fait, pour abrutir les peuples & les retenir dans l'esclavage, ne doivent point ici aveugler. Ils ont tous, lors même qu'ils ont été dépouillés de tout esprit de domination, & sans doute chez les peuples libres au moins, ils l'ont été par intervalle ; ils ont tous sincèrement cru que, sans cette union de la morale & de la religion, il étoit impossible de rendre durable aucune institution sociale, ni d'opérer par conséquent le bonheur d'aucun peuple.

Si l'on veut donc avoir quelque égard pour l'opinion des temps passés, quant à ce qui regarde la religion, ses abus énormes, quels qu'ils soient, suffisent-ils pour la faire rejeter ? Qui, plus que moi, s'est indigné de ces abus ? Mais, de quoi n'abuse-t-on pas ? & n'est il pas plus raisonnable de profiter de ce qui est essentiellement bon, en rejettant seulement ce qui est évidemment mauvais & reconnu pour tel ?

Des hypocrites, des hommes qui se disoient faussement pieux, ont abusé de la religion, la chose la plus sainte

& la plus utile; ils ont trompé la simplicité & la bonne foi, les vertus les plus respectables sur la terre. Les philosophes ont donc bien mérité de l'humanité, en faisant servir la philosophie à renverser la superstition, & le despotisme que celle-ci avoit élevé & qu'elle soutenoit.

Mais la philosophie & les vrais philosophes seront-ils, avec justice, accusés des excès qui semblent être aujourd'hui commis en leur nom? Pourquoi encore tous les jours tant d'événemens horribles, de massacres qui font frémir? Quelle différence y a-t-il donc, sous plusieurs rapports, entre la *Saint-Barthelemi*, la *glacière*, les *massacres de la Vendée* & le *deux septembre*? En quoi different les sectes ridicules, les querelles intestines & les haines personnelles qui nous troublent, qui nous déchirent en ce moment, de celles qui, en d'autres temps, ont, pour des points les plus subtils de dogme, agité la France & secoué également les torches de la guerre civile? Là, je vois la religion servir de prétexte; ici le patriotisme, la philosophie: je vois par-tout la foule également dupe d'un petit nombre d'hommes égarés, d'enthousiastes frénétiques & d'imposteurs; je vois par-tout les mêmes causes, des causes naturelles, parfaitement identiques, qui, dans tous les tems & dans tous les pays, agissent de la même maniere: ce sont ensemble, la folie, la frénésie, le fanatisme, les passions de l'homme, poussées aux dernières fureurs! Egalement étrangères à la religion, tout comme à la philosophie; également étrangères aux hommes véritablement pieux, tout comme aux vrais philosophes, aux vrais patriotes, que peut-on en conclure? la RELIGION, la véritable *piété*, la PHILOSOPHIE & le véritable *patriotisme*, ne reconnoissent ni les imposteurs qui se servent de leur nom, ni les fous, ni les insensés, ni les frénétiques, qui, en croyant les honorer, les outragent, au contraire, de la manière la plus cruelle. Bien loin, à cause des outrages qu'on leur fait, de les accuser, de les proscrire,

n'est-ce pas encore la religion, la vraie piété, la philosophie, le patriotisme véritable, qu'il faut invoquer pour guérir les malheureux qui, égarés, s'en rendent coupables, & tous ceux qui, au lieu de combattre leur délire, le partagent au contraire, ou restent dans une fatale torpeur?

Osons donc répéter que tous les peuples reconnoissent & adorent un être suprême: les législateurs, les philosophes & les poëtes ont supposé son existence comme une vérité démontrée; il y en a même qui ont été jusqu'à soutenir que l'idée de Dieu étoit innée dans l'homme. Je laisse à d'autres le soin de discuter cette proposition, qui ne manque ni de défenseurs ni de contradicteurs; je me borne à observer que la croyance d'un Dieu souverainement bon & intelligent, est la croyance universelle des hommes de tous les temps & de tous les pays. Lorsque l'un des plus grands philosophes modernes, BACON, a déclaré » qu'il croiroit plutôt aux » fables des légendes, du Talmud & de l'Alcoran, que » de croire que cet univers est sans une intelli- » gence qui le gouverne »; certes, il n'a fait qu'exprimer le sentiment unanime du GENRE HUMAIN.

Où peut-on trouver dans tout le cercle des sciences, une autre vérité aussi essentielle au bonheur des hommes, que celle de l'existence d'un être qui peut tout, qui gouverne tout, qui est par-tout, qui voit tout, jusqu'aux plus secrètes pensées, qui RÉCOMPENSE la vertu & PUNIT le vice?

Sans doute cette idée sublime, encourageante pour la foible humanité, a pu être altérée quelquefois & défigurée par les erreurs & les superstitions les plus monstrueuses, comme nous n'en avons que trop d'exemples. Ainsi plusieurs nations se sont forgé des dieux bizarres & absurdes, des dieux qui avoient des yeux & ne voyoient pas, des oreilles & n'entendoient pas; des dieux cruels qui se plaisoient à faire le mal, &c.; mais ces écarts de

l'imagination en délire, ne détruisent point la vérité, la base fondamentale de l'existence de Dieu & de la souveraine perfection. On pourroit dire au contraire, qu'ils la confirment & qu'ils marquent au moins un besoin universel de croire à cette existence.

Chercher à anéantir, à affoiblir cette idée salutaire & consolante, c'est peut-être une occupation peu convenable à la dignité d'un philosophe Il appartient au philosophe, je dis à celui qui veut l'être en effet, de voir sous tous ces divers déguisemens les traits ineffaçables d'une même & commune nature, & de reconnoître dans les superstitions de l'Egypte, non moins que dans les sublimes méditations de Platon, l'existence de ces liens moraux qui unissent le cœur de l'homme à ses semblables, à l'univers ou à son auteur, à celui de son être. C'est encore au philosophe, s'il a vu les hommes & contemplé la société, de dire avec un célèbre écrivain anglois, Cudworth, *que Dieu est tel que, s'il n'existoit pas, il faudroit desirer qu'il existât.*

Pour que la société puisse se passer de cette base essentielle & fondamentale, l'idée d'un être suprême, réunissant toutes les perfections, dira-t-on que nous sommes devenus tout-à-coup, par un privilége unique, plus sages, plus éclairés que les hommes ne l'ont été dans aucun temps & dans aucun pays; & que, pour soutenir l'édifice de notre nouveau gouvernement, nous n'avons plus besoin de cette idée, qui n'étoit qu'une sorte de lisière pour l'humanité, quand elle étoit privée des lumières & des connoissances que les temps modernes ont acquises?

Mais en admettant même la supériorité de nos lumières & de nos connoissances sur celles des anciens, ce qui est encore problématique, avons-nous assez généralement répandu celles dont nous nous glorifions le plus? avons-nous assez développé les avantages qui naîtront peut-être un jour de l'imprimerie, des postes & de l'art social,

pour mépriser les pensées les plus approfondies par les anciens ? Il n'y a certainement que ceux qui bornent leurs regards à un très-petit horizon, & qui pensent que la France entière ressemble à quelques points de Paris, qui soient assez aveuglés pour le croire ?

C'est une erreur bien funeste que celle qui, depuis la révolution, fait rejeter sans examen tout ce qui se présente, appuyé d'une pratique ancienne ou du témoignage des temps passés.

Il faut le dire : pour perfectionner & consolider parfaitement la révolution, la première chose à faire, c'est de se défendre des préjugés nouveaux qu'elle a répandus. J'ai osé m'élever ici contre le plus funeste ; ne fût-ce que pour combattre un nouveau genre de *fanatisme* qui a ses *fripons* & ses *Séïdes* ; ne fût-ce que pour défendre une classe d'hommes précieux & estimables, celle des hommes *vraiment pieux* ; — repousser les mépris injustes dont on les couvre, & les réconcilier avec les nouveaux principes qui prévalent, j'aurai bien mérité. Interprète de la véritable *liberté*, la *philosophie* aura tendu, dans ces circonstances difficiles & périlleuses, une main fraternelle à la véritable *piété*, à la *religion* : & tout ce qu'il y a d'hommes estimables, quelles que soient leurs opinions, ne pourront qu'y applaudir ! J'oserai donc, en finissant, justifier encore, par des témoignages nouveaux, les principes & les opinions que j'ose ici soutenir.

Les anciens qui devroient nous servir de modèles dans un grand nombre d'excellentes choses qu'ils avoient adoptées, ne rougissoient point d'avouer l'existence d'un être suprême, & la nécessité du culte qui est comme le lien des rapports de l'homme avec la divinité & l'univers : plusieurs Législateurs, amis passionnés de la liberté, ennemis connus du despotisme, en avoient fait la base de leurs lois (1).

(1) Voyez le beau préambule des lois de *Zaleuchus*, fameux

Je pourrois faire une longue liste de citations seulement, si je voulois nommer tous les auteurs qui nous ont transmis les sentimens des anciens sur cette matière importante. Mais je ne puis résister au desir que j'ai de transcrire ici la superbe invocation de Cléanthe, un des plus beaux morceaux de l'antiquité; elle est en vers dans l'original grec, conservé par le même Stobée que j'ai cité. Je crois faire plaisir, & ne pas m'écarter de mon sujet; je crois rafraîchir, peut-être utilement dans les circonstances, le cœur & l'imagination de mes collègues, de ceux surtout qui sont le plus emportés par les fougueuses passions qui nous déchirent, ou le plus touchés des maux qu'elles nous font, en leur offrant ici l'élégante traduction, aussi en vers, qu'en a faite *Bougainville*, d'autant plus qu'elle est peu connue, & qu'elle est, avec l'original, d'une exactitude parfaite. Puissent ces vers harmonieux & les sentimens de la nature qu'ils expriment, toucher & changer les plus endurcis!

---

législateur des *Locriens*, & celui de *Charondas*, qui donna des lois aux habitans de *Thurium*, lesquelles nous ont été conservées par *Stobée*, dans son recueil intitulé: *Sententiæ ex thesauris Græcorum delectæ*, serm. 42, édit. de Lyon, 1709, in-fol. On peut voir la traduction françoise du premier morceau, dans *le Monde primitif*, *histoire du calendrier*, page 331, & dans les *Dissertations sur l'union de la religion*, *de la morale & de la politique*, tome I, page 160, ouvrage dont je recommande la lecture à ceux qui voudront examiner ce sujet. Voyez aussi la *République* & les *Lois de Platon*, & le *Traité des lois & de la nature des Dieux*, de *Cicéron*, où l'on verra ce que ces deux grands hommes, & avec eux toute l'antiquité, pensoient sur la croyance de la divinité & sur le culte, relativement à la société; ils ont tous eu la même idée que nous de l'Être suprême, & distingué la véritable religion des superstitions qui par-tout malheureusement la défigurent plus ou moins.

INVOCATION DE CLÉANTHE.

Père & maître des Dieux, AUTEUR DE LA NATURE,
Jupiter! ô SAGESSE! ô LOI SUBLIME ET PURE!
UNITÉ SOUVERAINE, à qui tous les mortels,
Sous MILLE NOMS DIVERS élèvent des autels,
JE T'ADORE: nos cœurs te doivent leur hommage;
Nous sommes tes ENFANS: ton ombre, ton image,
Et tout ce qui respire, animé par tes mains,
A célébrer ta gloire, invite les humains.
Béni sois à jamais! ma voix reconnoissante
Consacre ses accens à ta bonté puissante:
Tu régis l'univers. Ce tout illimité
Qui renferme la terre en son immensité;
Ce tout harmonieux, émané de toi-même,
S'applaudit d'obéir à ton ordre suprême.
Ton souffle intelligent circule en ce grand corps,
En féconde la masse, en meut tous les ressorts.
La foudre étincelante, en ta main redoutable,
Porte un effroi vengeur dans l'ame du coupable.
Présent à tous les temps, tu remplis tous les lieux.
La Terre, l'Océan, le Ciel t'offre à mes yeux:
Tout dérive de toi; J'EN EXCEPTE NOS VICES,
NOS INJUSTES PROJETS, NOS FUREURS, NOS CAPRICES.
Par toi l'ordre naquit du chaos étonné.
Chaque être tient le rang par toi seul assigné;
Par toi, des élémens la discorde est bannie,
Et des biens & des maux la constante HARMONIE,
Les mêlant à jamais par un étroit lien,
Forme de leur accord UN MONDE OU TOUT EST BIEN.

L'homme insensé, qu'aveugle un jour perfide & sombre,
Cherche par-tout ce bien, & n'en saisit que l'ombre.
Ta loi seule, ta loi, vrai flambeau des humains,
De la félicité leur montre les chemins.
Mais l'un dort, inutile, au sein de la paresse;
L'autre boit de Vénus la coupe enchanteresse:
De la soif des grandeurs cet autre est dévoré,
Ou sèche auprès de l'or dont il est altéré.
Grand Dieu! père du jour & maître du tonnerre,
Du CRIME ET DE L'ERREUR daigne purger la terre;
Affranchis la raison du joug de ses tyrans;
Parle, laisse entrevoir aux mortels ignorans,
Des éternelles lois le plan sage & sublime.
Puisse alors de nos cœurs le concert unanime,
TE RENDRE UN PUR HOMMAGE, égal à tes bienfaits,
Et digne enfin de toi, s'il peut l'être jamais!
AME DE L'UNIVERS, DIEU PAR QUI TOUT RESPIRE,
Qu à célébrer ton nom le monde entier conspire!
Que la terre à l'envi s'unisse avec les cieux!
C'est le devoir de l'homme & le bonheur des Dieux.

DÉCLARATION
DES DEVOIRS DE L'HOMME,
DES PRINCIPES ET MAXIMES DE LA MORALE UNIVERSELLE.

La Convention nationale de France, vivement frappée de l'ordre constant qui règne dans l'univers, & de la sagesse infinie qui y préside ; assurée que des lois immuables régissent les sociétés comme le monde ; considérant que les principes qui en découlent pour l'organisation sociale, ont guidé les plus grands législateurs & que ces principes sont aussi ceux de la *morale universelle*, sur laquelle s'accordent tous les peuples ; reconnoissant que l'oubli & le mépris qu'en font les hommes, est la seule cause de leur dépravation & celle qui est la plus ordinaire de la violation de leurs droits, de l'esclavage où ils tombent & par conséquent de tous les maux de la société ; voulant enfin rallier les cœurs, quelles que soient les opinions, donner à la vertu un même type & offrir la perfection morale pour modèle & pour but aux bons & vrais citoyens, DÉCLARE comme il suit *les principes & les maximes de la morale universelle.*

TITRE PREMIER.

Rapports de l'homme à Dieu & à l'univers ; devoirs qui en résultent.

ARTICLE PREMIER.

La sagesse infinie & l'ordre qui règnent dans l'univers, l'organisation & la sensibilité de l'homme, ses rapports avec les objets qui l'environnent, sont la source de la morale universelle, des devoirs qui en résultent, envers nous-mêmes, nos semblables & les animaux, compagnons de notre vie sociale.

II.

Tout homme qui n'est point dépravé, celui sur-tout qui cultive sa raison, est sensible au spectacle admirable que présentent les diverses parties de l'univers. La terre, les eaux, le firmament, présentent à chaque pas, même aux esprits les plus grossiers, les preuves sensibles & évidentes d'une sagesse infinie, d'un ordre parfait & d'un amour universel qui ont fixé, & qui tiennent unis les anneaux de la chaîne immense des êtres.

III.

Quel est celui que le cours réglé des astres, l'alternative du jour & de la nuit, la température des saisons & les productions que la nature enfante pour son usage, ne forcent pas à être reconnoissant?

IV.

L'homme reconnoît donc cette sagesse, cet ordre & cet amour infinis, dans les détails comme dans les masses, se-

lon que la foibleſſe de ſes ſens & de ſon intelligence lui permet de les ſaiſir.

V.

Il aime à les méditer; il aſpire à les connoître; c'eſt le fonds inépuiſable de ſes réflexions, de ſes entretiens, de ſes délaſſemens. Plus il ſait & plus il trouve d'attrait, de facilité & d'intérêt à ſavoir davantage. Touché de la place qu'il occupe dans la chaîne des êtres, il jouit avec reconnoiſſance des avantages qu'elle lui donne; il voit avec admiration les êtres qui l'entourent; il les contemple, il les compte; il meſure la terre; il parcourt ſon étendue; il pénètre, il *inveſtige* par-tout les merveilles du monde; il rend toutes les parties du globe tributaires de ſes beſoins & de ſes plaiſirs.

VI.

L'homme, perfectionnant ſon eſprit par la contemplation de l'univers, réglant ſon cœur ſur l'ordre & l'harmonie conſtante qui y règnent, ramenant ſans ceſſe ſes penſées, des perfections qu'il y admire, vers ſa propre foibleſſe, ſes beſoins & ceux de ſes ſemblables, trouve la vraie bouſſole du monde moral; il s'en ſert pour arriver lui-même & pour conduire la ſociété à la perfection, cauſe finale de tous les efforts particuliers ou réunis.

X

De même que l'oiſeau prend ſon vol ſelon le lieu où il tend; de même que celui qui aſpire à la gloire, ſe preſcrit un grand modèle; de même que l'artiſte puiſe dans ſon génie l'idée du beau parfait, qu'il ne peut jamais atteindre, & vers lequel ſon imagination & ſon cœur dirigent ſans ceſſe l'eſſor de ſon talent & les procédés de ſon art: de même auſſi l'idée juſte, fixe & conſtante de

la perfection morale, puisée dans la nature des choses s'offre aux vœux & aux efforts des bons, des vrais citoyens elle éclaire leur esprit, élève leur ame, fortifie leur cœur; sans elle tout s'affaisse, tout dégénère, tout s'engourdit.

VIII.

Qu'importe l'habit & la couleur dont on revête l'idée-mère de toute perfection? Qu'importe dans quelle langue on prenne le *nom* qu'on lui donne? Qu'importe quels soient ceux de ses apôtres, *Jésus-Christ*, *Confucius*, *Platon*, *Mahomet* ou d'autres, auxquels on ait confiance? S'ils ne sont idolâtres, la même idée, celle de la perfection des choses & des vertus, sert de fanal à tous les hommes.

IX.

La perfection morale présente le même type à leurs sentimens & à leurs actions; elle inspire à tous un amour mutuel; elle en fait des frères, une seule famille; elle console l'humanité; impose silence aux passions, fait rougir la vanité & l'orgueil, poursuit l'ignorance, anéantit le faux savoir; elle appelle la philosophie, se nourrit de ses méditations, s'agrandit de ses lumières. Elle dénonce, démasque, proscrit le fanatisme; imprime à toutes les religions, le sceau respectable d'une égale bonne-foi; ramène par la bienfaisance & l'instruction ceux qui suivent des cultes, des opinions déraisonnables, & plaint ceux qui se trompent, sans rien décider des dogmes, sans partager les erreurs.

X.

Tout bon citoyen fortement imbu de cette idée sublime, a par elle seule, en lui même, un principe & un motif suffisans pour diriger ses pensées & ses actions vers l'ordre de la société, comme vers une portion de l'harmonie universelle, dont l'infinie sagesse est toujours présente à son esprit; & à laquelle il est, dans ce qui regarde ses semblables, particulièrement appelé à concourir.

XI.

Au-dessus de tous les êtres qu'il connoît, & placé néanmoins dans un point imperceptible du temps & de l'espace, près des grands & éternels ouvrages que la nature étale à ses yeux, l'homme sent les limites insurmontables de son être, les bornes de son existence. Les secrets de la nature, lui découvrent son ignorance & sa fragilité: toute sa science est peu de chose, près de ce qui lui reste à connoître; elle n'est qu'un pas en avant de l'instinct borné du plus humble insecte.

XII.

La marche réglée, constante de l'univers, qui frappe nos yeux, l'échelle étonnante des êtres, & des facultés morales différentes, qui se découvre davantage à mesure qu'on est plus éclairé, le sentiment de la supériorité de ce qui est doué d'intelligence, sur tout ce qui en est privé, & la certitude que la nature de tout ce qui existe, ne peut pas être moins parfaite que l'homme qui n'en est qu'une foible partie, conduisent à la grande pensée d'une intelligence suprême, d'un être infini, réunissant toutes les perfections, qui veille sur tout, prévoit tout, pourvoit à tout, dirige tout.

XIII.

Si son esprit & sa conscience l'élevent vers cet être suprême; si l'innombrable variété & l'étonnante structure des êtres, si toutes les merveilles de l'univers ne lui montrent que des ouvrages admirables qui décèlent leur auteur, il rend à cet être supérieur, qu'il reconnoît, un culte, des hommages.

XIV.

Adorateur d'un Dieu, ou privé du bonheur de croire à ſon exiſtence, il eſt lié par les mêmes devoirs. La réunion de toutes les perfections placée ou non dans une ſuprême intelligence, ſans ceſſe préſente à ſon eſprit, règle à chaque inſtant ſes ſentimens ſecrets, ſes penſées même les plus fugitives; elle dirige ſes actions; elle offre un modèle parfait à ſes vœux, à ſon émulation, un but noble & certain à ſa vie, à toute ſa conduite.

XV.

Il adore par ſentiment, par inſtinct, cette réunion de tout ce qu'il y a d'aimable & de parfait. Si ſon cœur a beſoin d'affections qui le rempliſſent véritablement, c'eſt elle qui en eſt l'objet. Il y voit le type & l'origine de tous les biens, il y voit la récompenſe du bon & la punition du méchant, à n'enviſager même que la nature & la ſimple conſéquence des choſes.

XVI.

S'il n'évite ſoigneuſement de perſonnifier cet objet ineffable de ſes affections, il court riſque de tomber dans l'idolatrie. Son eſprit & ſon cœur ſe livrent à ce penchant irréſiſtible de l'imagination, qui donne un corps, plus ou moins groſſier, à tout ce qu'elle cherche à ſaiſir. Mais à moins qu'il ne ſe dégrade par une ſuperſtition trop honteuſe, c'eſt toujours cette grande penſée, la perfection morale, qui le ſuit par-tout: elle l'encourage dans ſes efforts, le ſoutient dans ſes travaux; le conſole dans ſes peines; elle ajoute à ſon bonheur; & quand il ſuccombe, elle lui ouvre encore un avenir; il s'élance en paix vers une autre exiſtence qu'elle lui montre en perſpective.

XVII.

Au ſein de ſa famille, dans les bras de ſa chaſte épouſe, en public, dans les aſſemblées, ſeul, dans la ſolitude la plus reculée, ce lien de ſes rapports individuels avec tout l'univers, échauffe ſon cœur, anime ſes penſées, enflamme ſon courage; il guide ſes penchans, corrige ſes appétits, épure ſon goût; il l'éclaire d'une lumière intérieure; il lui donne un tact délicat, un ſentiment vif & juſte de ce qui peut dégrader ſon être ou le conſerver & le porter au degré de perfection phyſique & morale dont il eſt ſuſceptible.

XVIII.

Etre borné & ſoumis, en enfant reconnoiſſant, le vrai, le bon citoyen, rend à l'ordre univerſel, ou à ſon auteur, ſes hommages, ſes adorations, comme à la cauſe de ſon exiſtence & de tous les biens dont il peut jouir; il le remercie de ſes bienfaits, ſelon que ſa croyance, ſa conſcience, ſa religion peuvent le lui dicter.

XIX.

Il s'efforce de concourir à l'ordre général, ou de reſſembler à ſon auteur, par ſon amour conſtant pour l'ordre le plus parfait, la juſtice la plus pure, la bienfaiſance la plus charitable, enfin par la pratique de ſes devoirs & celle de toutes les vertus.

XX.

Il aime cet être ſuprême ou cet enſemble, cet ordre, cette harmonie univerſelle, parce qu'il y reconnoît la bonté & la ſageſſe même, qu'il en voit dériver tout bien, & que l'homme ſur-tout en eſt comblé. Par eux, il voit la vertu récompenſée, les vices, le déſordre, le crime inévitablement punis; & c'eſt ainſi que, quelle que ſoit ſon

opinion, il se persuade qu'il a un témoin qui voit jusqu'à ses plus secrètes pensées ou il agit comme si ce témoin lui étoit sans cesse présent.

TITRE II.

Rapports de l'homme à lui-même; devoirs qui en résultent.

ARTICLE PREMIER.

L'homme social distingue facilement dans son être l'esprit qui pense, qui veut & qui choisit; le cœur qui sent, qui aime & qui desire; le mécanisme matériel de ses parties & la vie qui y circule.

II.

Il est à lui seul un monde en abregé, qu'il étudie plus particulièrement, *afin de* SE CONNOÎTRE LUI-MEME (1); il recherche ses rapports avec ce qui l'entoure; & il reconnoît facilement, quelque fort & quelque libre qu'il soit, sa foiblesse, sa dépendance.

---

(1) On lisoit cette inscription : *Connois-toi toi-même*, NOSCE TE IPSUM, sur le fronton d'un des temples les plus fameux de l'antiquité, de celui de *Delphe*, dont les prêtres avoient acquis une si haute réputation de sagesse, que les philosophes anciens les plus célèbres furent tous près d'eux s'instruire, se faire initier. Voyez le *systema naturæ Linnei*, partie troisième, p. 1. On y verra, exprimés de la manière la plus concise, les rapports infinis sous lesquels l'homme peut & doit se connoître, s'étudier lui-même.

III.

En même temps qu'il saisit ses rapports avec l'univers ; en même temps qu'il apperçoit la perfection de toutes choses & qu'il découvre ce qui peut l'en approcher, il reconnoît aussi ce qui l'en éloigne, ce qui n'est propre qu'à dégrader son être.

IV.

L'homme a donc devant lui l'idée sublime, peut-être innée de la PERFECTION ; il apperçoit celle où lui-même peut atteindre, quelle que soit sa foiblesse ; il découvre où peuvent un jour arriver son espèce & la société ; il le voit comme un point fixe à l'abri des illusions ; il y dirige ses pensées, ses actions, toute sa conduite.

V.

Il orne en conséquence son esprit de connoissances utiles ; il nourrit son cœur de sentimens généreux ; il fortifie son corps par l'exercice & le travail ; il le maintient en santé par la frugalité, par la simplicité, par la conformité de ses appétits & de ses goûts, avec les besoins, les inspirations de la simple nature.

VI.

Doué d'une étincelle d'intelligence qui le distingue des animaux, il porte jusqu'au scrupule le respect pour sa personne, & la propreté qui orne, embellit, fortifie, développe & conserve tous les êtres vivans ; l'eau la plus pure & la plus limpide trempe tout son corps, au moins une fois par jour ; ses muscles nerveux, ses membres robustes

imbibent l'air & la lumière chaque jour au moins quelques instans; tout ce qui est impur, il le rejette, il le détache attentivement de lui, comme une souillure; il s'en éloigne.

VII.

Confiant dans les lois de la nature, il méprise cette superstition honteuse & funeste, qui les outrage, cette orgueilleuse pusillanimité, cette prévoyance pénible & mortelle, qui, prétendant les aider à chaque pas, les réparer à chaque instant, fait éprouver à l'homme mille agonies, mille morts, au nom de la MÉDECINE, de cette science sublime, méconnue, dont on abuse.

VIII.

Il voit par-tout autour de lui le principe de la vie développer avec vigueur l'existence des êtres. Si aucun obstacle ne le contrarie, il le voit les maintenir seul dans la plus robuste santé, & les faire inévitablement arriver à tous les développemens qui composent la durée de chacun & qui tendent toujours à ramener les espèces & les individus eux-mêmes à leur perfection originelle.

IX.

Doué de la raison, pourvu d'une multitude de connoissances, il ne s'en sert point pour accabler son être de tout ce qui peut lui nuire; s'il est malade, il s'abstient; il craint seulement les poisons que l'inquiétude aveugle, l'incurie traîtresse & la fausse science distribuent; la maladie, si elle n'est de cause violente, est pour lui le signe qu'il a mal vécu: dans ce cas elle est toujours pour lui une leçon de sagesse.

X.

Le luxe effréné, les impôts excessifs, les concussions & la misère publique qui en résulte; les lieux de débauche,

les prisons, les hôpitaux; la mal-propreté des lieux publics & des habitations; la crapule & les vices de toute espèce; les travers, les passions effrénées; les crimes de la tyrannie, de la vanité, de l'amour-propre & de l'orgueil; la lâcheté & l'abrutissement de la servitude, sont à ses yeux les sources intarissables, les seules causes des maladies d'un peuple ignorant, mal gouverné, esclave.

X I.

A ses yeux, la mal-propreté, l'engourdissement de l'ame, la laideur du corps, la dépravation des traits, la grossièreté même du langage, la férocité des mœurs, caractérisent, non pas le pays, ni l'air, ni les eaux, ni telle profession, tel dégré de pauvreté ou d'aisance, mais l'ESCLAVAGE; c'est au moins la cicatrice qui lui paroît rester encore, des fers qu'on a portés. Et de même, il reconnoît la liberté, aux seuls signes de la santé brillante, de la propreté, de l'esprit, du contentement & de la beauté des individus, ainsi qu'à l'urbanité, à la douceur de leurs mœurs.

X I I.

Ainsi, pour lui, la vraie médecine n'est donc pas séparée de la politique & de la morale; c'est dans les principes de celle-ci, qu'il puise les premières règles de l'autre, les règles conservatrices de son existence; l'empyrisme, avec ses drogues, ne vient qu'après: il ne voit point de véritable médecine, non plus que de véritable morale, pour un peuple asservi ou que l'ignorance & la brutalité gouvernent.

X I I I.

Il place sa demeure dans le lieu le plus salubre qu'il peut choisir: il ajoute à sa salubrité par ses soins. Plus

elle est resserrée, plus il y est attentif. Il aime à jouir du lever & du coucher des astres ; il régle, autant qu'il le peut, sur ceux du soleil, son repos, son travail, ses repas : il souhaite que quelques arbres au moins ombragent son toit modeste ; il fuit ces lieux où les hommes s'entassent, & sont les uns aux autres, au physique comme au moral, un objet de contagion.

X I V.

L'air, sa première nourriture, que le ciel lui prodigue, que les vents lui renouvellent sans cesse, il le respire nuit & jour dans sa pureté. Il sait que dans cet état, l'air n'a que de la bienfaisance, & que s'il nuit jamais, c'est à ceux qui, par des habitudes molles, une vie casanière, des précautions superflues, meurtrières, s'affoiblissent d'abord, & ne peuvent plus ensuite éprouver la salutaire impression des élémens les plus bienfaisans, sans en être péniblement & douloureusement affectés.

X V.

Il se garde de la volupté; quelque pure qu'elle soit, elle enchaîne les facultés; elle énerve l'ame; elle affoiblit l'esprit & le corps, corrompt le cœur, dégrade l'existence : *La volupté est douce, mais sa suite est cruelle.*

X V I.

Il fuit la crapule, l'ivrognerie; elle abrutit, elle abrège les jours; elle répugne à tout homme qui s'en est préservé; elle fait horreur même à ceux qui s'y abandonnent.

X V I I.

Il satisfait ses besoins, sans outrager la nature, sans dé-

grader son corps; la simplicité, l'appétit aiguisent seuls ses desirs & ses goûts.

XVIII.

Son tems est rempli par le travail, l'acquit de ses devoirs, la pratique des vertus sociales; par la méditation, des entretiens, des délassemens innocens; enfin, par des repas frugals, un repos modéré & paisible. D'heureuses habitudes lui assurent la paix de l'ame, la modération des desirs, le contentement du cœur, la santé & les autres biens qui en sont le prix: le spectacle de la nature, la jouissance de la campagne, la fidélité d'un ami, après la liberté & la prospérité de son pays, sont, pour lui, les vrais biens qu'il ambitionne.

XIX.

Il se préserve de la langueur, de la paresse; il est actif, entreprenant; les soins de sa famille l'éveillent; il court au secours de son frère; il est infatigable pour sa patrie. L'oisiveté le conduiroit au vice: un travail modéré entretient la vigueur de son ame & celle de son corps: *mens sana in corpore sano.*

XX.

Faisant dépendre son bonheur de la sensibilité & de la droiture données à son cœur, par la pratique de toutes les vertus; de la perfection acquise à sa raison & à son esprit par l'instruction; de la santé, de la force & de la vigueur de son ame & de son corps, exercés par une vie réglée, sobre & laborieuse, il se rend indépendant de tout ce qui l'environne. Il seroit libre, au sein même de l'esclavage, si dans la servitude, il pouvoit ainsi élever ses pensées & les féconder d'un grand courage.

TITRE III.

Rapports de l'homme avec ses semblables; devoirs qui en résultent.

ARTICLE PREMIER.

De même que l'homme apperçoit chaque jour & à chaque instant, que tout dans la nature est soumis & coordonné à un ordre immuable & général, il a sans cesse aussi présent à l'esprit, que tout individu dans la société doit être soumis & qu'il doit coordonner ses pensées, même les plus secrètes, à l'utilité générale du genre humain & à celle de la société dont il est membre.

II.

L'homme, accoutumé à contempler la sagesse, l'intelligence infinie qui règnent dans l'univers, desire ardemment d'en retrouver l'émanation dans la société qu'il forme avec ses semblables; il s'efforce d'y rappeller chacun par de bons avis, par de bons préceptes, mais sur-tout par de bons exemples.

III.

L'homme, ami de ses semblables, présente, le plus qu'il lui est possible, à leurs réflexions, après en avoir fait l'objet constant des siennes, le tableau de nos devoirs mutuels & la marche régulière, constante de la nature, son immensité & les milliers de siècles qu'embrasse la durée. en les opposant à la foiblesse, à la brièveté de notre existence, pour éteindre, par ce contraste frappant, *leurs pitoyables querelles*, leurs *guerres inhumaines*, & le *ridicule orgueil* qui les alume.

IV.

La puiſſance de la raiſon & de la ſympathie qui lie les hommes, l'idée touchante & ſublime qu'elles émanent d'une ſageſſe infinie, d'un amour univerſel, répandus dans la nature, enflamme l'homme, quel qu'il ſoit, quelques opinions qu'il ait, d'enthouſiaſme pour défendre la *vérité* & pour annoncer la morale univerſelle à ſes ſemblables.

V.

Travailler à étendre la paix & la fraternité ſur la terre, à démaſquer l'hypocriſie, à éteindre les torches de toutes les eſpèces de fanatiſme, à combattre les diverſes ſortes de tyrannies, à rétablir les droits des peuples, à perfectionner ſur-tout pour cela leurs habitudes, leurs mœurs & leur morale; les faire commercer d'idées grandes & utiles au genre humain; établir entre eux des liens nouveaux de fraternité, les guérir de leurs préjugés, de leurs erreurs, ſans les violenter ni les contraindre; c'eſt l'élan de tout homme qui ſe met véritablement en rapport avec l'univers ou ſon auteur.

VI.

Perfectionner l'eſpèce humaine, & pour cela perfectionner par la morale & les lois l'organiſation ſociale; faire concourir toutes ſes penſées, toutes ſes facultés à ce noble deſſein; y rappeler ſans ceſſe ceux ſur qui on a quelqu'influence, c'eſt l'occupation conſtante du PARFAIT CITOYEN. Il a un ſentiment juſte & vif de ſes rapports avec tous les hommes, de ceux ſur-tout qui le lient avec la ſociété dont il eſt membre, & avec ceux de ſes ſemblables qui l'entourent immédiatement.

VII.

Après l'avantage d'avoir dans une tendre épouse un compagnon fidèle, un ami sûr, qui l'aide à remplir tous ses devoirs; qui partage ses goûts, ses peines, ses plaisirs, son sort; avec qui il commence, pour ainsi dire, & finisse la vie, il se propose dans l'union des sexes, de se faire remplacer par des êtres meilleurs que lui-même. Il choisit donc avec soin sa compagne; il ne s'unit jamais avec des *infidèles* qui ne voient dans l'acte le plus sacré, dans l'alliance la plus solemnelle, qu'un vain caprice, une faveur stérile, ou le sceau d'un traité dicté par l'avarice, l'orgueil, la vanité ou la luxure.

VIII.

Ornée à ses yeux de graces & de vertus, il aime exclusivement celle qu'a choisie son cœur; il cultive avec elle tous les goûts, tous les sentimens qui agrandissent l'ame, épurent & satisfont le cœur; ils prennent ensemble un soin commun de leur famille; ils pratiquent devant leurs enfans le bien, la vertu qu'ils veulent leur inculquer; ils nourrissent avec eux les sentimens les plus tendres pour leur pays, dont le nom les embrasse d'un seul mot, eux-mêmes & toutes leurs affections.

IX.

Il répand autour de lui toutes ses facultés austère à soi, complaisant pour les autres, il jouit & il aime à voir jouir des biens & des dons de la nature; il sourit à chacun; il consomme peu pour lui-même, il produit beaucoup pour la société; il ne thésaurise point: pour bien élever, établir ses enfans, pour aider ses concitoyens dans la peine, pour secourir son pays en danger ou assailli de quelque calamité, il n'y a point de propriété que volontairement il ne sacrifie;

l'avarice ne rapetisse pas son ame ; il ne ferme point son cœur aux cris de la patrie ou de l'indigence, il ne meurt pas de besoin sur un monceau d'or.

X.

Il est patient dans ses travaux, prévenant pour tous ceux qui l'entourent ; il souffre paisiblement la contradiction ; il se concilie les esprits ; il ferme son cœur à la colère ; il ne souffre point des ravages de l'emportement ; l'impatience ne détériore ni ses traits ni sa complexion ; il se préserve des fureurs hideuses du despotisme cruel d'un homme sur son semblable ; doux dans ses moyens, ferme dans ses principes, actif dans sa conduite, inébranlable dans ses résolutions, constant dans ses entreprises, sage dans ses projets, il enchaîne avec lui le succès & n'a jamais d'autre secret que sa vertu ; de règle, que la morale ; de but, que le bonheur de ses semblables.

X I.

Il élève son cœur si haut, qu'aucune insulte ne peut l'atteindre ; il se souvient du bien, il oublie le mal ; il hait la méchanceté, il plaint le méchant ; il étudie la cause de son aveuglement, il la combat, il cherche tous les moyens de le regagner au bien, à la vertu ; il répond au mal qu'on lui fait, par le bien qu'il rend ; il veut la conversion, & non la mort ; son cœur se dilate encore là où celui de l'homme haineux se resserre ; la vengeance, le reproche amer, l'injure, le zèle faux, outré, les préventions éternisent les maux, les dissentions & les haines ; le pardon, le zèle pur & la charité fraternelle les éteignent.

X I I.

Il est content de son propre sort, sans envier celui qui

jouit d'un plus heureux ; les succès non mérités le touchent peu ; il voit au bout la justice qui s'avance : il ne sèche point de douleur, de dépit de n'être pas connu, de n'être point apprécié, de ne point réussir ; la lividité & la maigreur n'accusent point le tourment de son ame ; il parle peu de lui-même ; il fait le bien ; sa conscience lui suffit ; il se repose sur le progrès naturel de la vérité & de la raison, sur la récompense qui ne peut manquer tôt ou tard de couronner la *véritable vertu.*

XIII.

Il est entièrement dépendant de la loi ; il obéit à la majorité ; il se résigne à elle, même contre sa propre raison ; il la respecte, il la fait respecter ; il fait tout ce qui dépend de lui pour l'éclairer ; l'égalité & la paix de son ame font intérieurement son bonheur ; sa justice, son humanité, sa charité envers ses semblables, maintiennent l'harmonie sociale.

XIV.

Il supporte l'adversité avec résignation & courage ; l'emportement & l'abattement aggravent également tous les maux ; la véritable force morale est dans la sagesse ; il ne s'oublie point dans la prospérité ; à côté des succès, il voit les revers ; il porte par-tout les mêmes sentimens ; sa position change, il reste le même, ami constant, citoyen fidèle, philosophe pur, croyant véritablement pieux.

XV.

Il prêche la vertu par l'exemple, sa modestie n'irrite contre lui, ni l'orgueil, ni l'envie de ses semblables ; il dédaigne la médisance & la calomnie. Ses vertus, sa sagesse, sa modération les désarment, les découragent : il

obtient les suffrages des hommes les plus difficiles, les plus méchans.

XVI.

Il respecte la vieillesse & l'enfance ; l'innocence de l'une, l'expérience de l'autre, le touchent & l'instruisent : il obéit à ses parens ; il prend soin de leur dernier âge ; il honore leur mémoire ; il ne se rappelle que de leurs vertus ; il suit leurs bons exemples : il continue leurs entreprises ; il accomplit leurs vœux ; il s'entretient d'eux, & le souvenir de leur vie pure & remplie, l'édifie, l'encourage, l'excite à de nouveaux, à de plus grands efforts.

XVII.

Il fait aux autres ce qu'il voudroit qui lui fût fait. Il est bon fils, bon père, bon époux, époux tendre, ami fidèle : la cause du foible l'intéresse & l'attire ; il s'y dévoue. Le triomphe du méchant le repousse ; il rejette de partager ses succès ; il demande, il cherche plutôt la mort. S'il est aidé, secouru, le premier besoin de son cœur est la reconnoissance ; jamais il ne désavoue, jamais il n'oublie son bienfaiteur.

XVIII.

Humain, jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'abnégation de soi-même, il embrasse encore ses frères, quand ils l'oppriment ; il répand sur eux les larmes, le baume de son amour ; semblable à l'arbre précieux de l'Arabie, qui épanche tous ses parfums, sur le fer tranchant qui le blesse. Ainsi, sa charité est sans bornes ; elle est patiente, douce, bienfaisante ; par elle, il chérit la paix, il déteste la discorde, la guerre, & toutes les causes qui les alument ; il n'est ni envieux, ni téméraire, ni précipité ; son cœur ne s'enfle, ni d'or-

gueil, ni de dédain; il oublie tous ses intérêts; il ne se pique point, ne s'aigrit point, ne pense jamais le mal, ne s'arrête sur aucun mauvais soupçon; il ne se réjouit point des fautes des autres; quels qu'ils soient, il les aide, il les secourt; il supporte tout, croit tout, espère tout, souffre tout. La charité enfin, la plus ardente, la plus étendue, est vraiment pour lui, la sœur de la FRATERNITÉ, la compagne nécessaire de L'ÉGALITÉ, l'ame & le motif de toute FORCE & de tout COURAGE, *Qui ont pour but & pour objet*, la LIBERTÉ des peuples: sans elle tout lui paroît dans la vie sociale, & tout est en effet, pour l'homme de bien, aspérités, injustices, dégouts, servitude, tyrannie, quelque forme de gouvernement, qui soit établie: sans elle, la liberté la plus parfaite, la liberté digne des anges, se change en celle des démons, elle n'est que la licence; le régime de l'égalité parfaite est une chimère; la source des divisions, des haines, des factions y est intarissable; les exclusions les plus iniques, les proscriptions les plus sanglantes naissent à toute occasion; le despotisme vient à leur suite; l'audace & la cruauté règnent; la liberté, l'égalité s'enfuient; l'esclavage s'établit pour des siècles.

XIX.

Enfin, l'homme fidèle à tous ses rapports, respecte la vie, la sensibilité & le sentiment des animaux, de ceux sur-tout, qui sont les compagnons fidèles de sa vie sociale ou qui partagent ses travaux. Il ne les trouble point à plaisir; jamais il ne leur fait de mal sans sujet; il a soin de ceux qui le servent; il s'en fait aimer. La fidélité du chien le touche; les mœurs de tous l'intéressent; il lit dans leurs regards, leurs goûts, leurs attitudes, leurs passions, le sceau de l'intelligence universelle.

X X.

Sa ponctualité à remplir ses devoirs, *le soin qu'il prend de son ame comme de son corps*, le travail sacré des mains & les vertus qu'il exerce chaque jour, la méditation & les connoissances qu'il recueille, le conduisent à la félicité intérieure & à faire tout le bien possible à ses semblables, & à tous les êtres qui l'entourent. C'est-là le premier culte à rendre à l'*être suprême*, qui n'a placé les hommes en société sur la terre, que pour qu'ils se rendent mutuellement heureux & qu'ils embellissent leur demeure.

La dernière fin de toute société étant le bonheur de tous & de chacun en particulier; cette fin ne pouvant être obtenue que par la stricte & volontaire observance des DEVOIRS DU CITOYEN; & ces devoirs *indispensables, pour que le régime de l'égalité se maintienne sans désordres & sans trouble*, étant en outre, le préservatif naturel contre la dépravation des mœurs & la violation de tous les principes qui la suivent, chacun a par conséquent *intérêt* & *droit* à ce que cette partie essentielle de toute association, soit fidélement exécutée & maintenue : c'est pourquoi, après en avoir fait une déclaration authentique, les REPRÉSENTANS DU PEUPLE croient devoir ajouter, d'une manière formelle que ces devoirs, étant fondés sur la raison universelle & sur les lumières naturelles, & que l'ordre & le repos de la société, le bonheur individuel de chacun & de chaque famille, reposant sur leur accomplissement, TOUT CITOYEN EST NATURELLEMENT LIÉ PAR CES LOIS ÉTERNELLES DE TOUTE ASSOCIATION POLITIQUE; que ce-

lui qui les viole habituellement encourt la CENSURE *de ses frères*, & que les fonctionnaires publics qui, par une *conduite pleine de ces violations*, ont été cause de quelques dommages faits à la République, sont soumis au TRIBUNAL DE LA CENSURE NATIONALE, qui les suspend ou les exile, avec ou sans indemnité, & qui les renvoie à d'autres tribunaux, s'il y a eu de leur part *volonté expresse, intention reconnue* de nuire (1)

P. S. Moyens de salut public; d'étouffer les flammes de la guerre civile, & de rallier tous les esprits, tous les cœurs & tous les intérêts à la constitution.

Si j'avois consulté mon amour propre, je me serois contenté de demander à d'autres une déclaration des devoirs de l'homme, tant je suis mécontent de mon propre travail, près de l'idée que je me forme de son sujet & du degré où doit s'élever celui qui le traite. Je le donne cependant, tout imparfait que je le trouve, dans l'espérance qu'il excitera quelqu'un à me surpasser, & qu'on approuvera mes intentions, le but où j'ai tendu, les principes qui m'ont guidé.

Jamais il ne fut plus nécessaire, plus utile, & rien ne

---

(1) Voyez les motifs, les preuves de la nécessité & l'organisation de ces deux espèces de *censure*, dans mon ouvrage distribué, en avril, à la convention, *bases fondamentales &c.*

convient

convient mieux aux circonſtances où nous ſommes, que de rappeler nos concitoyens, nos frères, à eux-mêmes, à leurs véritables rapports entre eux, aux principes & aux maximes de la morale univerſelle.

Mais qui peut aujourd'hui le faire avec quelque ſuccès, ſi la Convention elle-même ne l'entreprend? Elle ſeule peut ſe faire écouter : en revenant ſur des meſures trop précipitées, en faiſant un *grand aveu* des cauſes malheureuſes, d'abord imperceptibles, puis mal connues, & dès le commencement envénimées, continuellement attiſées, par nos ennemis, des diviſions qui troublent la République, elle ſeule peut arrêter l'incendie allumé par ſes querelles inteſtines.

S'il fut jamais d'exemple de modération ſublime, ce ſeroit ſans doute celui que donneroit, non pas un ſeul individu, non pas un conquérant victorieux, mais une aſſemblée nombreuſe entière, avouant unanimement à l'univers ſes propres fautes; marquant elle-même les écueils où a échoué ſa propre ſageſſe; bravant pour chacun de ſes membres, dans ſa bonne foi & ſa ſincérité, le jugement d'une nation magnanime; ſe dépouillant de toutes les paſſions de l'humanité, & faiſant, pour la patrie, cet effort, au milieu même des adhéſions qui annoncent ſa force & ſes moyens, & quand une oppoſition redoutable devoit au contraire précipiter les chocs les plus violens!

J'oſe donc lui offrir l'occaſion de donner au monde ce grand exemple qui peut à jamais l'honorer & avoir la plus heureuſe influence. Ce ſeroit celle que donneroit *la conſécration ſolemnelle des principes & maximes de la morale univerſelle, & l'adoption du ſyſtême de cenſure publique & d'encouragement des bonnes mœurs*, DES MŒURS RÉPUBLICAINES, que je lui ai propoſé depuis long-tems;

car alors il ſeroit beau d'en faire ſur elle-même la première application : & je ne doute pas qu'elle ne s'y déterminât très-facilement. (*)

Je ſupplie donc mes collègues de réfléchir particulièrement ſur cette idée; elle eſt féconde en mille ſortes de biens, en mille moyens de ſalut public; elle eſt digne de toute leur attention; elle mérite que tous les partis ſe réuniſſent pour la faire adopter, & la réaliſer le plutôt poſſible, dans la plus parfaite bonne ſoi, & dans l'eſpérance la plus certaine du bien qu'elle ne peut manquer de produire.

2 Juillet, l'an ſecond de la République.

(*) Voyez-en les moyens dans mon ouvrage que je viens de citer.

TABLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. §. Ier. *Nécessité de lier la morale au gouvernement national-républicain*, page 1.

§. II. *De l'origine que la philosophie donne aux religions; de l'étymologie du mot* DIEU; *rapprochement des* ATHÉES *& des* DÉISTES, p. 4.

§. III. *Moyens de faire de la morale universelle une base fondamentale du gouvernement national-républicain*, p. 8.

§. IV. *L'instruction publique, la morale & les bonnes mœurs, sont le lien, la vie des états libres*, p. 11.

§. V. *De la déclaration des devoirs de l'homme, des principes & des maximes de la morale universelle*, p. 15.

§. VI. *Sur l'opinion que tous les peuples ont eue de la religion & de la morale, par rapport au gouvernement*, p. 19.

Déclaration des devoirs de l'homme, des principes & maximes de la morale universelle, p. 27.

TITRE Ier. *Rapports de l'homme à Dieu ou à l'univers; devoirs qui en résultent*, p. 28.

TITRE II. *Rapports de l'homme à lui-même; devoirs qui en résultent*, p. 34

TITRE III. *Rapports de l'homme avec ses semblables; devoir qui en résultent*, p. 40.

P. S. *Moyens de salut public; d'étouffer les flammes de la guerre civile & de rallier tous les esprits, tous les cœurs, tous les intérêts à la Constitution*, p. 48.





